

**PAGES
MANQUANTES**

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

UN AN - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

QUAND MEME

*Mon cœur, mon pauvre cœur, pourquoi chanter ainsi ?
De l'amour sans espoir, l'amour au noir souci,
Tu connais l'amère souffrance !....
Tu sais quel horizon s'assombrit devant toi....
Comment peux-tu, mon cœur, sans crainte et plein d'émou,
Rouvrir ta porte à l'espérance.*

*Oublierais-tu déjà tous les chagrins d'antan !....
Ne te souvient-il plus d'avoir crié : " Va-t-en ?"
A celle qui disait : " Je t'aime !...."
O mon cœur, cet amour qui te berce aujourd'hui,
Ce rayon, qui, soudain, tout à l'heure, t'a lui,
Va bientôt s'éteindre de même.*

*Non, Non !.... ce triste amour ne va pas le garder !....
Vite, recouvre-toi, mon cœur, sans plus tarder
D'une impénétrable cuirasse.
Vite !.... c'est de l'amour que naissent les douleurs....
Et puis.... qui sait, demain, ce qu'il faudrait de pleurs
Pour en bien effacer la trace.*

*Mon cœur, mon pauvre cœur tente un suprême effort !
L'amour n'est pas la vie, oh non ! non !.... ni la mort....
—La mort finit toute souffrance—
Du court bonheur qu'il donne à ceux qu'il a surpris
L'amour, dur usurier, veut recevoir le prix,
Ce prix c'est la désespérance.*

*C'est ainsi qu'aterré je parlais à mon cœur
Quand de ton fier regard le souvenir vainqueur
Lui livrait un assaut suprême....
Mais il n'a pas voulu se laisser attendrir....
Et quand je lui disais : " Aimer c'est bien souffrir !....
Mon cœur, lui, répondait : Quand même !*

JOSEPH NOLIN.

Montréal.

Le Pont des Chapelets

ON sait qu'il y a, au Cap de la Madeleine, une ancienne église consacrée à Notre-Dame du Rosaire. Fort ignorée jusqu'à ces derniers temps, cette vieille église exerce aujourd'hui une singulière attraction. Dix-huit à vingt mille pèlerins vont chaque année prier Marie dans cet humble sanctuaire, le premier dédié au très saint Rosaire dans le Canada.

J'espère donc intéresser nos lecteurs en leur racontant un fait consigné dans les archives de la paroisse du Cap, fait prodigieux, et dont un grand nombre de personnes, encore vivantes, ont été témoins.

* * *

Il y a seize ans, la pauvre petite église du Rosaire était déjà bien vieille, et la paroisse du Cap avait résolu d'en bâtir une autre. Durant l'automne 1878, toute la pierre de l'église paroissiale actuelle fut préparée sur la rive sud.

On voulait commencer les travaux aux premiers jours du printemps. Il fallait donc transporter la pierre.

—Attendons le pont de glace, dirent les habitants du Cap et leur curé, feu M. Désilets.

Or, à cet endroit, le Saint-Laurent mesure quarante arpents de large, et tous les Canadiens savent qu'il est bien loin de prendre tous les hivers.

Les gens du Cap le savaient mieux que personne, mais ils disaient gaie-ment avec leur pieux curé :

—Nous dirons le chapelet et la sainte Vierge fera prendre le pont.

Soit dit en passant, le chapelet a toujours été en grand honneur, parmi les paroissiens du Cap de la Madeleine.

Le curé décida donc que chaque dimanche, après la grand'messe, il irait s'agenouiller devant la statue de la Vierge et là, réciterait le chapelet avec toute la paroisse, pour obtenir la faveur désirée.

Cependant, les dimanches se succédaient : janvier, février et une partie de mars s'écoulèrent.

Le fleuve géant, comme disent nos poètes, restait libre devant le Cap. On avait beau multiplier les chapelets, il roulait toujours aux yeux de tous ses belles eaux profondes où pas une glace n'apparaissait.

Humainement parlant, à ce temps de l'année, il n'y avait plus rien à espérer ; mais M. Désilets et ses paroissiens s'entêtèrent et continuèrent de prier. Enfin, le 14 mars, vers le soir, il s'éleva du sud-ouest un grand vent. Ce vent souleva les battures et des débris de glaçons descendirent dans la grande anse formée par le fleuve en bas du Cap.

Le vent continua de rugir et la nuit se passa dans l'attente

Au point du jour, bien des regards interrogèrent le fleuve. Il était couvert de neige entremêlée ça et là de glaçons.

La journée se passa ainsi.

Le lendemain, 16 mars, était un dimanche. M. le curé Désilets se trouva malade. Il ne parut pas à l'église. M. Duguay, curé actuel du Cap, le remplaça, et, les vêpres finies, se dirigea, avec quelques hommes, vers la grève.

Firmin Cadotte, une hache à la main, un cable passé autour de la ceinture, marchait le premier. Flavien Bourassa tenait les bouts du cable.

A une quinzaine d'arpents en bas de la vieille église, ils trouvèrent des glaçons joints ensemble par de la neige flottante, portée par un léger *frasis*. C'étaient de petits bancs, que le vent avait détachés des rives. Le plus grand, long de deux arpents, n'avait pas plus de quarante à cinquante pieds sur la largeur du fleuve. Néanmoins, M. Duguay décida qu'il fallait traverser.

"La distance d'un banc à l'autre était très variable, dit-il, dans les *Annales du Rosaire*. Ici, il n'y avait que cinq pieds, là, dix à quinze, ailleurs vingt, trente, cinquante, un

demi-arpent et même davantage. Or, entre ces bancs, il faut bien le noter, il n'y avait pas de glace : rien que de la neige portée par du *frasis*. Nous hâtions le pas là où nous sentions que nos pieds descendaient dans le fleuve. Nous marchions ainsi sur un abîme. J'ai si bien constaté, avec tous mes hommes, qu'il n'y avait point de glace, que j'enfonçais ma canne dans le *frasis* aussi bien qu'on enfonce un bâton dans la neige molle et mouvante."

Pour s'expliquer que des hommes raisonnables aient pu tenter le passage du Saint-Laurent dans des conditions pareilles, il faut bien admettre une inspiration d'en haut, et se dire que la Vierge du Rosaire, qu'on avait tant priée, voulait donner une preuve de sa puissance.

"Je n'ai pas encore compris, écrivait dernièrement M. l'abbé Duguay, comment, lorsque je sondais moi-même l'abîme sur lequel je marchais, je ne craignais rien ni pour moi, ni pour ceux que, sans un prodige, je conduisais à la mort."

Quand M. Duguay et ses compagnons atteignirent le dernier fragment de glace, ils se trouvaient encore à six arpents de la rive sud. Devant eux, il n'y avait plus que de la neige mouvante.

Le prêtre eut alors un moment d'angoisse. Mais lui et ses hommes purent gagner un endroit où le vent avait fait déferler l'eau sur la neige et lui avait ainsi donné un peu plus de consistance.

Tous parvinrent heureusement au rivage. Leur foi en la protection de Marie ne connaissait plus de bornes. On peut bien l'assurer, car, malgré la nuit qui s'approchait, ils entreprirent de baliser le passage et d'y construire un pont de glace solide.... D'autres vinrent le rejoindre. Tout en invoquant sans cesse la Vierge Marie, ils arrosaient la neige.... Parfois, enfonçant la main dans cette neige molle, il leur arrivait de la plonger dans le fleuve qu'ils entendaient gronder sous eux.

Soixante à quatre-vingts hommes travaillèrent ainsi sur la neige et les glaçons flottants jusqu'à onze heures de la nuit. Encore, faut-il ajouter que les quelques fanaux qu'ils avaient étaient bien loin de suffire à les éclairer.

Les Trifluviens, accourus sur le boulevard qui domine le fleuve, regardaient de loin ce spectacle, ne pouvant en croire leurs yeux.

Le lendemain, plus de cent traîneaux furent employés à transporter la pierre sur le pont si extraordinairement construit. On chargeait ces traîneaux de blocs pesant plus de trois mille livres.

Quelques chiens qui suivaient les voitures s'étant aventurés en dehors des balises, on les vit aussitôt enfoncer sous la neige et dans le fleuve.

Le charroyage dura huit jours. On n'eût à déclarer aucun accident un peu notable.

Quand la pierre fut transportée, le pont se désagrégea de lui-même.

Les habitants du Cap, témoins ravis de ces prodiges, appelèrent ce pont, *le pont des chapelets*.

C'est, dit-on, après avoir entendu le récit de ce fait que Léon XIII a ordonné qu'on récitât publiquement le chapelet, dans toutes les églises, chacun des jours du mois d'octobre.

LAURE CONAN.

Le Coin de Fanchette

A la demande réitérée de plusieurs de nos abonnés, nous ouvrirons, à partir du 1er numéro d'octobre une page aux correspondants sous l'ancien vocabulaire *Coin de Fanchette*.

Nous désirons surtout donner une forme utile et pratique à ces entretiens familiers, et dans ce but, toute demande futile ou considération oiseuse seront soigneusement écartées de cette page.

Dans une colonne spécialement consacrée à l'étiquette, une collaboratrice très compétente, se charge de répondre à toutes les questions qui lui seront soumises relativement à ce code exigeant.

Nous espérons que ces innovations auront l'heur d'être agréables à nos lecteurs et lectrices.

En voulant trop épulcher les hommes, on leur trouve tant de défauts qu'on devient misanthrope, et l'on ne se rend pas plus heureux.

MME ACKERMANN.

Les Femmes de Lettres

ON parlait de Madame Marcelle Tinayre et de *la Maison du Pêché...*

Quelqu'un dit :

—Les femmes de lettres, si elles continuent de ce pas, vont battre, haut la main, les hommes de lettres.

—Allons donc ! objecta dédaigneusement un romancier psychologue.

—Dame ! Voyez les vitrines des libraires. Écoutez ce qui se dit dans les salons, dans les académies et, au besoin, dans les omnibus. Partout, on lit des livres de femme. Les journaux, les revues, les magazines sont de plus en plus enjolivés par des signatures féminines. Prenez garde, messieurs, prenez garde !

—Allons donc ! répéta le psychologue. C'est comme dans la chanson :

.. Prenez garde !
La Dame blanche vous regarde.

—A votre aise. Mais, tout de même, à votre place je serais inquiet. Voilà que les femmes s'emparent du théâtre, de la poésie, du roman, de la presse, bref d'une quantité de domaines où les hommes croyaient régner en maîtres.

—Hi ! hi ! ricana le romancier, une invasion de bas ble s...

—Monsieur, le bleu est une très jolie couleur. D'ailleurs, je ne m'inquiète point de la couleur des chaussettes avec lesquelles vous fîtes vos œuvres troublantes (oh ! combien !). Souffrez donc que je n'aie point souci de savoir si l'auteur d'un livre qui me plaît ou d'une pièce que j'applaudis est chaussé de soie azurée ou de fil bleu de ciel. Laissons donc, une fois pour toutes dans la friperie des rengaines cette vieille plaisanterie sur les bas. Rénouçons, je vous en prie, à cette analyse des "dessous." On en a tant abusé, hélas ! dans les romans psychologiques ?

—Enfin, répliqua le psychologue un peu vexé mais bon garçon, je n'ai jamais souffert, pour ma part, de cette concurrence intellectuelle d'un sexe charmant dont les fantaisies sentimentales et les caprices compliqués m'ont

valu mes plus beaux succès de librairie. Les femmes, adorables jusque dans leur coquetterie, peuvent me faire du mal. Je ne leur en voudrai jamais. Non jamais, pour ces chères ennemies, ne tombera pas de ma bouche un reproche amer.

—A merveille. J'aime à vous voir dans ces excellentes dispositions. Tout s'arrangera. Et je ne vois pas, en somme, pourquoi les écrivains mâles ne vivraient pas en bonne intelligence avec les femmes qui écrivent.

—Il y a beaucoup de femmes qui écrivent, n'est-ce pas ?

—Enormément.

—Soit. Mais il ne suffit pas d'écrire. Il faut encore être initié aux secrets et aux roueries du métier. La Bruyère l'a dit : "C'est un métier que de faire un livre." Et celui-là s'y connaissait, je pense.

—Je ne sais pas ce que La Bruyère dirait de nos femmes de lettres si il revenait au monde. Mais, si vous me permettez de faire, moi aussi, des citations, j'oserai m'abriter derrière l'autorité de votre auteur, lequel a dit, amoureux, dans son chapitre des *Ouvrages de l'esprit* : "Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée qui est délicate..." Tenez, si vous voulez vérifier l'exactitude de ces fines remarques, lisez, par exemple, la prose de Mme Myriam Harry.

—Ah ! oui, *Petites Epouses*.

—Parfaitement, *Petites Epouses*.

J'ai lu les *Petites Epouses*. Et je partage absolument l'opinion d'un critique qui a fait un vers à ce sujet :

Quelque chose comme un Loti qui serait femme.

—Il y a autre chose que du "Loti" dans l'exotisme féminin de Mme Myriam Harry. Evidemment, on ne peut pas s'aventurer aux pays jaunes sans risquer d'être ensorcelé par le sourire de "Madame Chrysanthème." Mais, croyez-moi, il y a dans le touchant et pittoresque roman de Mme Harry des nuances de pensée, de sentiment et de style qu'un homme, fût-il Pierre Loti, n'aurait pas trouvées tout seul.

—C'est possible.

—Et les femmes, depuis quelque temps ne sont pas moins admirables en vers qu'en prose. Les poèmes de Mme la comtesse Mathieu de Noailles ont conquis les lecteurs étrangers, en même temps qu'ils s'imposaient à l'attention des connaisseurs par un savoureux mélange d'artifice et de naïveté dont nous sommes incapables, nous autres pauvres hommes. L'Académie, séduite par je ne sais quel attrait de fraîche nouveauté, s'est occupée, pendant toute une saison du *Cœur innombrable* et de *l'Ombre des jours*. L'illustre Compagnie fut d'abord inquiète. Étant gardienne des traditions sacrosaintes, elle s'effaroucha de quelques innovations prosodiques, comme aussi de telle ou telle expression originale, insolite ou prime-sautière. Finalement les Quarante ont fait comme tout le monde. Désarmés par une grâce plus forte que tous les traités de versification, ils ont applaudi de tout cœur. Et l'on entendit, sous la Coupole, une rumeur de joie et d'enthousiasme, semblable à ce rire étincelant des Dieux qui retentissait en échos sonores sur les sommets olympiens.

—C'est vrai.

—Du reste, Mme la comtesse M. de Noailles, la triomphatrice d'hier et d'aujourd'hui, a remporté une victoire d'autant plus glorieuse que la lutte ne fut pas sans péril. De nombreuses rivales lui disputent la palme. Autour d'elle, j'entends frémir des lyres et des harpes, qui accompagnent un joli chœur de voix féminines. Mme

Lucie Delarue-Mardrus a publié un florilège où des accents singulièrement généreux et énergiques alternent avec un tendre gazouillis de fauvette vo'ontiers attirée par le divertissant ramage de Paris. Il y a dans ces confidences poétiques une exquise émotion de nostalgie agreste, mêlée à un bouquet de ressouvenirs citadins. Mlle Anne Ormont a chanté, en sourdine, la *Chanson de la Belle au bois dormant*. Mlle Lucie Félix-Fauve a publié dans la *Revue des Deux Mondes* une série de poèmes graves et harmonieux... Et quel dommage que M. Jean Bertheroy ait renoncé à la poésie!

—Vous dites?

—Je dis : M. Jean Bertheroy. Chacun sait que M. Bertheroy, le poète des *Femmes antiques*, est une femme. Elle écrit maintenant en prose, sans toutefois renoncer à la dévotion passionnée qui l'entraîna vers le bois sacré des Muses. Son bel *Eloge d'André Chénier*, récemment couronné par l'Académie française, semble un acte d'éloquente contrition, inspiré par le regret d'avoir quitté la poésie pour le roman. Mais comme je comprends que les femmes écrivent des récits romanesques! A vrai dire, elles semblent créées et mises au monde pour exceller dans ce genre de littérature. Quelle est la femme, aimée ou aimante, qui ne puisse nous raconter au moins une histoire d'amour? Ah! je comprends que l'auteur d'*Amitié amoureuse* ait écrit : *L'amour est mon péché!* et qu'elle ait analysé douloureusement le *Doute plus fort que l'amour*. Je ne suis pas étonné que M. Claude Ferval ait si fortement, si doucement dépeint les délices de *l'Autre amour*. Je m'attendais à voir M. Jean Dornis nous raconter, avec une émotion pleine de grâce, les étapes de la *Voie douloureuse* et chercher, en de nobles élégances, la *Force de vivre*. Le *Vain Amour* de M. Jacques Trêves me touche sans me surprendre. *L'Eve victorieuse* de M. Pierre de Coulevain est un portrait pris sur le vif. M. Guy Chantepleure sait de quoi il parle lorsqu'il nous entretient un peu précieusement, des *Ruines en fleurs*...

—Pa'don, mais il me semble que MM. Claude Ferval, Jean Dornis, Jacques Trêves, Pierre de Coulevain, Guy Chantepleure...

—Les femmes qui écrivent ne sont pas obligées de nous dire leur vrai nom. George Sand, Daniel Lesueur, Arvède Barine ont déjà donné l'exemple de ce déguisement permis. Je crois que le pseudonyme de Claude Ferval cache le nom d'une des femmes les plus distinguées de la société parisienne. J'imagine que M. Jean Dornis est également une femme. Je devine que M. Jacques Trêves est une femme. M. Pierre de Coulevain est, dit-on, une femme. M. Guy Chantepleure a bien l'air d'une femme. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les signatures de MM. Henry Ardel, Jean Pommerol révèlent des écritures de femme...

—Diable!

—Les femmes sont particulièrement aptes à dépeindre cette passion de l'amour, dont elles ne peuvent s'empêcher d'être, tour à tour, curieuses, effarées, échantées ou meurtries. Tantôt reines et tantôt victimes de nos affections et de nos volontés, exaltées sur un haut piédestal par notre idéalisme intermittent, foulées aux pieds par notre matérialisme coutumier, déesses ou servantes, idoles ou esclaves, elles sont en tout cas aux premières loges pour nous observer, pour nous juger. M'est avis qu'avec cette pléiade de romanciers féminins, les hommes vont passer un mauvais quart d'heure. Préparons-nous à entendre quelques salutaires vérités.

La conversation prit fin. Le psychologue s'en alla, rêveur.

(*Le Figaro*.)

GASTON DESCHAMPS.

En politique, un démenti vaut très souvent un aveu. MME ROLAND.

On ne sait pas assez que parfois un simple mot d'une femme peut relever, sauver un homme, le grandir à ses propres yeux, lui donner pour toujours la force qui jusque-là lui a manqué.

J. MICHELET.

Le jeu des définitions :

AMOUR.—Un roman qui a le caprice pour préface, l'indifférence pour conclusion, et dont il est extrêmement rare que les auteurs tirent une seconde édition.

De l'influence d'une bottine.

Entre autres racontars dont on a tant abusé au sujet du départ de la princesse Louise de Saxe, on dit que la première discussion qui éclata entre le roi Albert de Saxe et la princesse eut pour cause une paire de bottines.

On jouait de la comédie au Château et la princesse avait daigné accepter un rôle de femme de chambre. Pour mieux jouer son rôle, elle avait appris, ayant à cirer une paire de bottines sur la scène, à bien faire reluire les chaussures.

Le roi trouva ce geste incompatible avec la grandeur d'une princesse héritière du trône. Il tança vertement la comédienne improvisée et lui défendit de continuer à jouer le rôle.

De là est venue, paraît-il, la source des nombreux malentendus qui eurent lieu par la suite entre la princesse et la famille de son royal époux.

On peut bien dire que cette aventure est survenue à propos de bottes!...

L'enseignement primaire

(25^{ME} ANNÉE)

L'organe des écoles primaires catholiques de la province de Québec vient d'entrer dans sa vingt-cinquième année d'existence. La livraison de *L'Enseignement primaire* de septembre 1903 célèbre cet heureux anniversaire en publiant un numéro excessivement instructif et utile par les nombreux et intéressants documents qu'il contient. C'est bien là la manière de fêter les noces d'argent d'une revue.

La livraison de *L'Enseignement primaire* de septembre sera distribuée à toutes les écoles et aux secrétaires-trésoriers des commissions scolaires d'ici au 15 du présent mois. La réimpression complète des nombreuses adresses de la revue, oblige son imprimeur à retarder de huit jours l'expédition du numéro de septembre.

Le jeune Gabriel—six ans—est sur les genoux de sa mère et paraît soucieux comme si une grave recommandation lui avait été faite.

Tout à coup, le conducteur étant retourné sur la plate-forme après avoir recueilli à droite et à gauche le prix des places des voyageurs, la petite voix flûtée de l'enfant s'élève, demandant :

— Petite mère, quand c'est qu'il faudra dire que je n'ai que trois ans ?

Le Théâtre des Nouveautés

CE charmant théâtre a rouvert ses portes avec un succès qui a dépassé toute attente.

On a refusé du monde tous les soirs et le public a fait un accueil enthousiaste aux artistes.

Le *Vertige*, comédie en quatre actes de Michel Provins, a servi de début à la nouvelle troupe qui est excellente et très homogène.

On a dit avec raison que le sujet de cette pièce n'était pas très neuf; toutefois l'ingéniosité des détails en est suffisamment renouvelée pour que les aventures de cette pauvre Andrée de Roville ne manquent pas de nous intéresser. Au surplus, Michel Provins nous prévient lui-même en quelque sorte qu'on trouvera dans l'*Honorine* de Balzac les situations principales de sa pièce. Mais il ne craint pas de nous en avertir parce qu'il sait que l'étude qu'il fait des mêmes passions lui appartient quand à la forme.

"C'est imiter quelqu'un que de planter des choux." Seulement, comme dit l'autre, reste la manière.

Le *Vertige* a été interprété aux Nouveautés d'une façon irrépréhensible. Mademoiselle Varennes, élégante, distinguée, d'un charme très prenant, est une artiste intelligente et sympathique que nous applaudirons toujours avec plaisir.

Madame Devoyod a fait une comtesse Moselli très séduisante, d'une coquetterie savoureuse et elle a remporté un double succès de femme et d'artiste.

Nous sommes désireux de voir Mlle Rivière dans un rôle moins effacé que celui d'Edith Laverdier. La grâce souriante, la mutinerie et le naturel qu'elle a montrés dans deux scènes trop courtes, nous permettent d'espérer beaucoup.

M. Dhavrol a joué comme toujours avec beaucoup de dignité et M. Fertinel, dans Chatelier, a été irréprochable de tenue et de diction. M. Laurel dans le rôle ingrat de Mareuilles s'est révélé comédien de premier ordre.

Cette fois, nous pouvons affirmer que la Société Anonyme des Théâtres a doté Montréal d'une scène bien française. La tentative était osée, car on pouvait craindre qu'une scène de haute

comédie ne fut pas facile à établir dans une ville comme Montréal, où on a pris l'habitude du théâtre américain. Heureusement l'esprit épais et le plus souvent grossier de ce théâtre extravagant, n'a pas faussé le goût du Canadien français et l'assistance assidue et nombreuse qui fréquente les Nouveautés en est la meilleure garantie.

Nous sommes heureux de remarquer que le répertoire de la Saison 1903-4, contient un grand nombre de pièces qui sont absolument morales et il serait à souhaiter qu'au lieu de fréquenter très librement comme on le fait des théâtres qui n'ont souvent de pudique que la connotation britannique de leur désignation, on allât plutôt en famille à des spectacles intelligents, délicats et choisis avec soin.

Pour le bénéfice des lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, nous avons relevé quelques-unes de ces comédies... blanches.

Rostand—Les Romanesques, *Cyrano*, *L'Aiglon*, *Richepin*. — *Le Flibustier*, *Paileron*. — *La Souris*, *l'Étincelle*, *Legouvé*. — Par droit de conquête, *Erkman-Chatriand*. — *L'Ami Fritz*, *Le Juif Polonais*. *Paul Delain*. — *La Mégère apprivoisée*. *Paul Hervieu*. — *La course du flambeau*. Enfin plusieurs autres de *Coppée*, de *Manuel*, de *Feuillet*, de *Mme de Girardin de Sardan* et quelques-unes encore tirées des grands classiques.

* **

A l'occasion du départ pour l'Allemagne de M. Alfred Laliberté, un jeune artiste aussi sincère que bien doué, on organise pour le 1er octobre prochain, à la salle Windsor un grand festival de musique canadienne. C'est la première fois nous pensons, que l'on pourra juger dans une même soirée de la musicalité des Canadiens comme compositeurs et comme interprètes.

En effet le programme sera composé exclusivement d'œuvres canadiennes et nous saurons reconnaître que l'art de la composition n'est pas ignoré chez nous et que nous devrions en favoriser davantage le développement. Malheureusement dans nos concerts, qui sont pourtant assez nombreux, nos compositeurs n'apparaissent que rare-

ment. C'est regrettable. Tout en nous faisant connaître les auteurs étrangers on pourrait fort bien imprimer plus souvent les noms de quelques-uns des nôtres sans craindre qu'ils fassent mauvaise figure, en bon rang, avec plusieurs auteurs français.

Le choix des œuvres qu'on exécutera au grand festival annoncé, porte indifféremment sur celles qui nécessitent plusieurs chanteurs et nous entendrons un chœur puissant en plus de nos meilleurs virtuoses du piano, du chant et du violon.

Je relève au hasard quelques numéros du programme: Une cantate de Lavallée-Smith, des chœurs de MM. Tremblay, Contant, Desjardins, des *lieds* de M. Fortier, des pièces variées de MM. Pelletier, Letondal, Renaud, Laliberté, etc, etc.

Ne manquons pas cette occasion unique d'applaudir des œuvres canadiennes et montons par notre empressement que nous sommes désireux de voir cette manifestation d'art national, remporter un énorme succès.

FALSTAFF.

Devises féminines

SI les devises servent de langage aux héros comme cela a été dit, elles sont aussi très affectées par les femmes.

Rarement, une femme en vue néglige de prendre une devise et de préférence elle la choisit symbolique.

La belle Mme Tallien avait pris pour emblème une rose, avec ces mots: "Le méchant n'y voit que l'épine."

L'Impératrice Joséphine, un héliotrope avec ces mots que son mariage justifia: "Vers le soleil!"

Mme de Genlis, une noisette, avec cette devise: "Aimée de l'enfance."

Ninon de Lenclos avait une girouette entre quatre vents: "Je ne varie point quand ils ne changent pas."

Mme Geoffrin: "Aimer et pardonner."

Une amie de Mme de Lesdignière, grand'mère à trente ans, lui avait choisi pour emblème un oranger couvert de fleurs, avec cette devise charmante: "Le fruit n'en défend pas la fleur."

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite).

—Vous apprendrez, — dit-il. — Promettez-moi d'essayer pendant que je serai ici.

—Soit ; mais quand vous serez parti....

Elle s'arrêta court, étonnée du serrement de cœur qu'elle ressentit à cette idée du départ de son cousin. Très vite, elle ajouta :

—Quand vous serez parti, j'aurai bien plus à travailler !

—Je sais que je suis égoïste, mais cet acharnement au travail me fait l'effet d'un reproche à ma propre oisiveté, comme votre susceptibilité un reproche à ma fortune. Je vous assure que j'ai réellement souffert jusqu'ici de mon inutilité. Peut-être aurais-je dû partir pour l'Australie avec cinq livres dans ma poche et voir si mes bras ne sont pas aussi forts et ma tête aussi solide que ceux de la généralité de mes semblables. Mais quelle folie ! Est-ce que cela eût empêché ma fortune d'exister ? Est-ce que la première fois que j'aurais dû me passer de cuiller à sel ou mettre une paire de bottines toutes faites, je n'aurais pas télégraphié pour me faire envoyer le prix de ma traversée pour revenir. Mais voyez-vous, tant que le monde durera il y aura de la misère à côté de la richesse. C'est le sort qui le veut ainsi et je n'ai pas choisi mon lot ; tant mieux pour moi, tant pis pour ceux qui ont tiré le mauvais numéro à la loterie de la vie.... C'est là la seule vraie philosophie de l'existence.

—Pouvez-vous parler ainsi ?

—Il le faut bien, puisque vous refusez à ma fortune d'être utile de la meilleure façon qu'elle puisse l'être, c'est-à-dire par vos mains !

Il avait le visage animé, une lueur ardente dans les yeux qu'il fixait sur la fille d'Émile Eldringen. Elle ne l'avait jamais vu ainsi et tressaillit longuement.

—Ah ! — s'écria-t-il en lui saisissant la main, — pourquoi.... pourquoi n'êtes-vous pas ma sœur ?

—Votre sœur ?.... — répéta Ulrique songeuse en retirant lentement sa main. — Oui, pourquoi ne suis-je pas votre sœur ?....

Un trouble vague, inconnu, avait à ce mot pénétré son âme ; elle éprouvait une émotion bien inexplicable puisqu'elle-même, la semaine précédente, sous les sapins, avait été la première à évoquer cette impossible fraternité ; mais alors elle avait trouvé cela naturel et son âme était calme ; pourquoi ne l'était-elle plus maintenant ?

—Vous auriez pu me venir en aide, Ulrique, — poursuivit Sir Gilbert. — Vous m'auriez appris le bon

heur de travailler et moi j'aurais été en droit de vous imposer celui des longs loisirs !

—Ce qui me rappelle que je vous ai obéi trop longtemps, — dit Ulrique en se levant. — Voici l'heure du souper et rien n'est prêt.

Vive et légère, elle disparut dans la maison, tandis que Gilbert la suivait des yeux.

Le lendemain matin, comme elle était seule chez elle, une voix, sur le seuil, la fit se retourner.

C'était l'hôtesse du *Soleil d'Or*, un panier au bras et un parapluie de coton à la main.

—Vous êtes occupée ?....

—Moi ?.... du tout, balbutia Ulrique, de l'air d'une coupable prise en faute, en se hâtant de cacher un objet qu'elle tenait dans sa main.

De fait, Ulrique était surprise au cours d'une occupation très captivante : mais ce n'était ni de nettoyage ni de cuisine ; l'objet qu'elle avait maladroitement caché était son miroir, devant lequel elle faisait onduler en rêvant les flots de sa superbe chevelure.

—Vous avez quelque chose à me dire ? — demanda Ulrique, d'un ton un peu bref.

—Vous avez là un ruban rouge qui ferait très bien dans vos cheveux, en effet, dit la femme d'un ton singulier, en fixant sur Ulrique un œil perçant.

—Voyons, que désirez-vous ?.... Je vous assure que je n'ai pas le temps....

—Il n'y paraît guère ! Enfin, je veux bien. Voilà ; je viens vous demander un grand service....

—Dites....

—Celui de faire durer cela.... au moins jusqu'à la fin du mois.

—Faire durer quoi ?

—Dame,.... la chose....

—C'est que, voyez-vous, ce n'est pas souvent que le *Soleil d'Or* a une chance comme celle-là ! Ces dix derniers jours m'ont rapporté de quoi regarnir la salle d'une rangée de tables neuves, et j'ai calculé que je pourrais avoir en outre les bancs, s'il reste encore huit jours.

—Vous voulez parler de Sir Gilbert ?

—Du comte, oui.

—Mais que puis-je à cela, moi ? — demanda Ulrique qui, comprenant enfin, fut prise d'une folle envie de rire.

—Tout dépend de vous.... si vous savez faire durer....

—Mais durer quoi, encore une fois ?

—Voyez-vous cela ! Oh ! bienheureuse sainte Barbe ! Eh bien, puisque vous voulez que je mette les points sur les *i*, je vous demande de tenir encore un peu la bride haute à votre amoureux.

Ulrique demeura d'abord immobile de saisissement, puis une violente rougeur lui monta au visage, tandis qu'elle se redressait hautaine et menaçante.

—Je n'ai pas d'amoureux, sachez-le bien!—s'écria-t-elle en faisant un pas vers sa visiteuse, qui recula.

—Il ne faut pas vous offenser,.... c'est en tout bien tout honneur, ce que j'en dis, et c'est bien naturel, étant comtesse, que le comte.... Enfin, je vous demande seulement cela... Si j'ai agi un peu vite autrefois, à cause de Franz, je ne vous en ai pas moins rendu quelques services à l'occasion.... Oui, n'est-ce pas, huit jours seulement? N'allez pas trop vite; tant que lui n'est pas sûr de vous, moi je suis sûre de lui; tandis que quand la chose sera réglée, qui sait s'il ne vous emmènera pas bien loin, je ne sais où?...

Ulrique était restée toute droite auprès de la table, la tête haute, les lèvres relevées par un sourire de mépris.

—Vous vous trompez,—dit-elle,—Sir Gilbert n'est venu ici ni pour me faire la cour, ni pour m'épouser. C'est mon cousin.

L'hôtelière partit d'un bruyant éclat de rire.

—La belle raison!.... Est-ce que ça empêche quelque chose ça? Et s'il reste ici, un beau monsieur comme ça, ce n'est pas, bien sûr, Glockenan qui le retient. S'il ne vous a pas encore fait la cour, ça ne tardera pas. On ne s'échappe pas à son sort, voyez-vous; et vous deux,.... c'est aussi sûr que ça arrivera qu'il faut qu'une pierre jetée dans l'eau aille au fond.

C'était plus que n'en pouvait entendre Ulrique.

—C'est odieux, ce que vous dites,—s'écria-t-elle,—je ne vous reconnais pas le droit de me parler ainsi! Sortez,.... sortez sur-le-champ!

L'hôtesse battit prudemment en retraite, mais non sans lancer, en guise d'adieu, ce rappel intéressé :

—N'oubliez pas mes bancs!....

Cette intervention de la grossière matrone causa d'abord chez Ulrique un débordement d'indignation. Le calme charmant de ses rapports avec son cousin s'en trouvait empoisonné. Ces derniers jours avaient été si heureux! Fallait-il qu'une telle interprétation vînt jeter son fiel dans cette joie que, pour la première fois de sa douloureuse existence, elle goûtait avec délices? Ce monde venimeux ne voulait donc pas croire à l'amitié? Et quelle plus charmante amitié que la leur? Gilbert et elle ne s'étaient-ils pas répété que, plutôt que cousins, ils étaient frère et sœur?....

Mais cette évocation de ces noms fraternels lui fit sur le cœur comme une pression douloureuse. C'était comme si, instantanément, eût été arraché le rideau qui lui voilait son âme à elle-même; et, pendant que ses lèvres disaient: "Cette méchante femme se trompe, tout son venin ne fera pas que Gilbert ne soit toujours pour moi un frère," son cœur, tout bas, mais nettement, répondait: "Elle ne se trompe pas, Ulrique, car tu aimes Gilbert!" Peu à peu, après l'avoir faiblement combattue, cette nouvelle idée s'acclimata dans l'esprit d'Ulrique. Elle avait beau se dire que

cette insinuation de l'hôtesse avait à jamais gâté son bonheur, elle n'en revit pas moins Gilbert chaque jour avec une joie toujours plus vive. Depuis que, sans analyser ses sensations, elle s'était fait cet aveu, les entretiens, pendant qu'appuyé contre la porte de la laiterie il la regardait vaquer à ses rustiques occupations, les promenades sous les sapins, les visites aux paysans, tout cela revêtait des couleurs nouvelles plus douces, vraiment ravissantes et délicieusement troublantes. Pourquoi eût-elle essayé d'échapper à son sort? N'était-il pas fatal, comme la pierre qui va au fond de l'eau? Tout bas, elle disait: "Oh! maintenant, je suis heureuse d'être jolie, je suis heureuse d'être jeune!" Et coquettement, elle nouait moins serré le fichu de paysanne.... qui ne cachait plus qu'à demi ses beaux cheveux.

Elle se laissait vivre ainsi, jour par jour, oubliant hier et ne regardant pas demain.

Un jour de la fin de septembre, Ulrique et son cousin s'étaient à leur insu enfoncés plus loin que de coutume dans la forêt. Ils s'y égarèrent, et la nuit les surprit en même temps qu'une pluie torrentielle. Ils marchèrent plusieurs heures, croyant toujours retrouver leur chemin et le perdant de plus en plus. Si forte et si vaillante que fut Ulrique, elle dut, brisée et les pieds endoloris, accepter l'appui du bras de Gilbert et en ressentit un délicieux malaise. Bientôt, sous ses vêtements mouillés, elle commença à trembler et ses dents s'entre-choquèrent de froid. Sir Gilbert, malgré ses protestations de plus en plus faibles, ôta son habit et l'en couvrit, s'exposant gaiement en gilet à la pluie glacée. Il en étaient arrivés, vers dix heures, las de leurs efforts pour tenter de sortir du labyrinthe des bois, à chercher quelque arbre creux qui leur servit tant bien que mal d'abri jusqu'au jour, lorsqu'à travers l'obscurité d'une pente boisée ils virent soudain briller une lumière. Elle fit l'effet d'un phare à ces naufragés et ils hâtèrent le pas.

C'était une maison de garde et le forestier vint lui-même ouvrir la porte aux coups frappés de Sir Gilbert. Il entrèrent et trouvèrent dans la salle basse toute une société installée devant un clair feu de sarments, pendant qu'un des fils du garde jouait assez gauchement de la cithare. C'étaient cinq ou six dames à la mise élégante et autant d'hommes, portant des costumes des bons faiseurs; mais les robes étaient souillées et fripées par la Loue et la pluie et les jaquettes fumaient en séchant devant l'âtre; des parapluies et des ombrelles, s'appuyaient contre les murs.

—Ces messieurs et ces dames,—expliqua à mi-voix le garde aux nouveaux arrivants,—étaient allés faire un pique-nique en forêt quand ils ont été, comme vous, surpris par la pluie et sont venus se réfugier ici.

(A suivre).

Comment les bébés doivent être soignés

L'INFLUENCE que la jeune mère peut avoir sur le développement intellectuel de son enfant n'est pas contestée, mais on ne fait guère attention, et c'est très regrettable aux soins corporels qu'elle pourrait lui donner de façon à redresser, dès le tout jeune âge, les imperfections qui l'empêcheraient d'être un homme irrécusablement conformé.

L'entretien et les soins essentiels de l'enfant doivent être donnés avec la plus grande sollicitude, c'est entendu; mais, en dehors de là, il y a beaucoup de choses à remarquer, auxquelles, malgré leur importance, beaucoup de jeunes femmes ne font aucune attention.

Les oreilles écartées de la tête ou le nez écrasé défigurent souvent un visage d'enfant, d'ailleurs agréable. C'est la faute de la mère. Pourquoi laisser ces difformités au petit chérubin ? Plus tard, elles en feront la risée et le souffre-douleur de ses camarades d'école, parce qu'il aura des oreilles d'âne et un nez de dogue. Et il eût été si facile de les lui éviter !

Dès les premiers jours de la naissance, il faut faire attention que le baby ne dorme pas sur son oreille repliée, il faut observer si l'autre oreille se tient bien collée au crâne.

De même, lorsque le baby s'endort sur le dos, le lobe des oreilles ne doit pas être redressé par le coussin trop mou.

Si l'enfant a été négligé pendant les douze ou dix-huit premiers mois de sa vie, il devient bien difficile d'empêcher que le pauvre enfant ne coure sa vie durant avec des oreilles écartées.

Pour rendre cette difformité moins apparente, on a imaginé, il y a nombre d'années déjà, une espèce de serre-tête, qui, au moyen de rubans de lin et de caoutchouc, enserme les oreilles et les maintient collées contre le crâne. Il faut, pour arriver à un résultat, que l'enfant porte ce serre-tête pendant six mois.

Et le nez ! Ceux qui ont écrit sur l'idéal de la beauté humaine ont toujours considéré un nez bien droit et un

peu mince, comme indispensable à un beau visage.

Combien apparaît disgracieux et laid un nez aplati et écrasé !

Si les mères étaient un peu plus au courant des soins que l'on peut donner aux enfants, nous ne rencontrerions pas aussi souvent d'enfants au nez mal conformé.

Le nez d'un nouveau-né est souple comme de la cire molle. Ses os ne sont pas encore durcis, et l'on peut, avec une pression douce et continue des doigts, dans le sens de la longueur, reproduite plusieurs fois par jour, transformer le laid petit organe en un joli nez grec.

Certainement, il faut de la délicatesse, de la patience et une main très légère pour que ce modelage donne un bon résultat et ne fasse pas mal à l'enfant. Il doit être continué sans interruption jusqu'à ce que l'enfant ait atteint deux ans. Plus tard, la mère devra faire attention que, suivant une habitude à laquelle sacrifient tous les enfants, le baby ne mette pas les doigts dans son appareil nasal, et qu'il ne se serve de son mouchoir qu'en ayant soin de ne pas le redresser.

Les préoccupations des jeunes mères ne doivent pas non plus négliger les soins de la bouche. On ne peut commencer assz tôt l'entretien des petites dents des enfants en les nettoyant au moyen d'une brosse très, très douce.

Il est trop de mères qui ne s'en inquiètent pas, et l'on voit trop souvent d'enfants qui, avant l'âge de cinq ans, ont déjà les dents gâtées ou avariées.

Vers huit ans, quand ils ont leurs dents définitives, il arrive bien souvent que les maladies des dents de lait se sont communiquées à celles qui leur succèdent, et de pauvres bambins qui ne devraient pas savoir encore ce qu'est le mal de dents, en souffrent de cruelles douleurs.

Des charmantes jeunes filles qui devraient compter des rangées de perles au nombre de leurs attraits naturels, n'obtiennent ce résultat qu'après maints recours au dentiste.

Et tout cela par l'inadvertance de la mère ou la négligence de leur bonne.

* **

Un mot maintenant sur les bains

des enfants. Il ne devrait pas se trouver une maison où le lavage général et le bain journalier des nouveaux-nés ne soient considérés comme une cérémonie obligatoire. Et, cependant, nous pouvons prouver que 60 pour cent à peine des jeunes mères sont convaincues de la nécessité de ces soins.

Combien de jeunes femmes croient avoir fait tout leur devoir en venant regarder une fois de temps en temps leur petit prince Charmant dans sa baignoire et ne s'inquiètent nullement des suites dangereuses et souvent mortelles que peuvent entraîner des soins mal rendus ou une façon inintelligente de comprendre ces opérations très délicates.

Tous les objets qui doivent servir à la toilette des tout petits, doivent être préparés d'avance près de la baignoire. La chambre doit avoir—surtout pendant les temps froids—une température de 18°, et l'eau du bain de 27° Reaumur.

Bébé, aussitôt débarrassé de ses langes, doit être déposé sur une flanelle bien chaude, puis lavé avec une éponge très douce et du savon très tendre. Puis, aussitôt, il faut soutenir d'une main la tête et le dos de l'enfant et de l'autre ses petites jambes et le plonger rapidement jusqu'au cou dans l'eau, puis enlever le savon avec un chiffon bien doux. En aucun cas, il ne faut prendre l'enfant par les côtés du corps parce que la plus petite pression sur les côtés peut blesser les organes intérieurs.

Avant que l'eau ne se refroidisse, il faut retirer l'enfant et le poser sur une flanelle chaude et l'en entourer complètement.

Puis, découvrant prudemment chacun de ses petits membres, il faut le sécher jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'humidité sur tout le corps.

Là où la jeune mère découvrirait quelque rougeur, il ne faut pas employer de la poudre, mais de la vaseline ou du coldcream, qui donne bien meilleur résultat.

Il ne faut pas moins de prudence pour l'habillement des nouveaux-nés. L'enfant ne doit jamais être brusqué ou retourné trop subitement. On doit le rouler doucement dans ses langes d'un côté à l'autre.

Aucune épingle ne doit blesser, aucun nœud ne doit irriter la peau de l'enfant, ou lui faire mal. L'on voit encore parfois des mères imprudentes mettre à leurs enfants des objets de toilette qui laissent le cou et même les petites épaules à découvert. C'est aussi dangereux que de couvrir leur petit corps avec des objets trop lourds et trop chauds que leurs forces ne peuvent supporter.

Beaucoup de nouveaux nés viennent au monde avec la tête quelque peu difforme ou manquant de symétrie. Sur des crânes excentriquement déformés se trouvent parfois des enflures et des bosses.

Dans la plupart des cas, la nature se charge de les redresser, les excroissances disparaissent peu à peu et la tête reprend sa forme normale.

Lorsque cela ne se remet pas, les mains délicates de la mère peuvent obtenir de bons résultats par un massage très doux et très attentif. Les boursofflures disparaissent en quelques semaines et le crâne défectueux reprend peu à peu sa symétrie sous la pression délicate des doigts maternels.

Il est de la plus grande importance que tous ceux auxquels est confiée la charge des enfants pour un temps plus ou moins long, sachent comment ils doivent porter ce vivant petit paquet. Il faut bien comprendre qu'il ne doit pas être manié comme une poupée de bois. Et cependant, l'on voit trop souvent ces pauvres petites créatures, qui ne peuvent s'en plaindre, bousculées avec une ignorance, on pourrait dire une cruauté de mouvements brusques, dont le résultat pourrait être non-seulement une douleur passagère pour l'enfant, mais parfois des accidents mortels.

Après cinq mois, un enfant bien portant doit avoir doublé du poids qu'il avait à sa naissance. A sept mois, il doit pouvoir se tenir assis sans soutien. Entre neuf et dix mois, il doit pouvoir se tenir debout sans tomber, et à un an, il doit faire ses premiers essais de marche. Il ne faut jamais forcer un enfant à essayer de marcher s'il n'en marque pas le désir. Il ne manque pas de l'essayer lorsque ses muscles et ses os se sont suffisamment formés.

Le séjour au grand air est très sain,

mais il ne faut pas l'exagérer pour les nouveau-nés. Il faut surtout observer que le vent ne frappe pas l'enfant directement au visage et que les yeux soient garantis du soleil. Que d'enfants ne réservent pas aux mères les yeux prématurément fatigués ! Bien souvent, ce sont elles qui en sont la cause. Il est très joli d'abriter son bébé avec une légère ombrelle de dentelle, mais rien n'est plus fatal à la vue de l'enfant, qui perçoit trop directement les brillants rayons du soleil.

Une ombrelle d'étoffe épaisse, doublée de vert, est encore ce qui a été trouvé de mieux jusqu'ici pour préserver les enfants dans leur premier âge.

Es-pérons que ces conseils, suggérés par une vieille expérience, profiteront à beaucoup de petits qui ne peuvent se défendre contre l'ignorance, la frivolité ou même l'inintelligence de ceux qui les soignent.

B. D.

Garde-malade diplômée de
l'hôpital Royal Victoria.

Lettre d'une Plage Anglaise

Cromer, Norfolk. Le 16 août 1903.

Ma chère Directrice,

J'AI fui le coh-bohu de Londres pour porter mes lares et pénates sur ce coin reculé de la côte de Norfolk. Quel bonheur d'avoir secoué de mes pieds la poussière de la capitale, et de jouir du grand calme des bois et de l'océan ! Me voilà assise toute la matinée sur la plage, contemplant cette sauvage Mer du Nord qui vient se briser contre les digues ; pas un îlot, ni une côte lointaine pour venir trancher la monotonie, rien, rien que cette immense nappe miroitante, et parfois un grand paquebôt (se rendant soit à Lowestoft ou Yarmouth), qui sillonne l'horizon. En revanche, la plage est pleine de vie et d'entrain : D'abord, ce sont les baigneurs dégringolant de leurs cabines de bain pour se plonger dans l'élément salé ; puis les enfants qui, leurs vêtements retroussés jusqu'aux genoux, clapotent dans l'écume, la pelle et la bêche en mains, les mamans et les hommes les regardent faire, tout en lisant et tra-

pliants, qui se dressent sur l'arrière plage, tandis que les promeneurs font leur exercice matinal sur les quais. Les bouffées de vent nous apportent de temps à autre des brins de mélodies, jouées par l'orchestre viennois sur la jetée. Des nègres, ou grimés comme tels, gesticulent sur le sable la mandoline en main ; au fond, s'élève, entre des bosquets de verdure, le village de Cromer que domine le clocher de son ancienne église gothique, et là bas, sur le sommet des falaises qui longent la côte accidentée, on aperçoit quelque golfeur isolé à la recherche de sa balle. Soit dit en passant, le " golf course " ici, est une délicieuse promenade par monts et par vaux, de trois heures de durée. L'après-midi, la plage est déserte : tout le monde fait des excursions et il y a embarras de richesses dans ce pittoresque comté de Norfolk — surnommé Popyland, à cause de la croissance extraordinaire de coquelicots. Les traditions historiques ne manquent pas non plus : En premier lieu vient Norwich, la capitale, qui date du 6ième siècle, puis il y a nombre de ruines intéressantes, tel que Beeston Abbey, jadis un couvent de bénédictines, fondé par Lady Isabel de Cressey, — puis Blickling Hall, où se passa la jeunesse de l'infortunée Anne Boleyn, la seconde femme du roi " Barbe-bleu " Henri VIII, puis Stanfield Hall où naquit la non moins infortunée Amy Robsart, l'héroïne du roman de Walter Scott, intitulé " Kenilworth. " Les Romains, les Saxons, les Normands, tous ont laissé leurs traces, et à vrai dire, ces ruines vermoulues par l'âge, font rêver des races différentes qui habitèrent ces parages dans le lointain passé.

Le soir ramène le troupeau humain au bercail, et de 7 à 10 heures il y a encore musique sur la jetée : Qu'il fait bon s'y asseoir par une belle nuit d'été, car on se croirait en pleine mer, en écoutant les vagues clapoter contre les parois couverts d'algues marines. La brise nocturne qui arrive directement du Pôle Nord (!) vient nous fouetter le visage. La lune se reflète dans la profondeur des eaux, mais sa pâle lueur est bien éclipsée par l'éclat brillant du phare qui domine le point le plus élevé de la falaise.....

CHRISTINE DE LINDEN.

☼ PAGE DES ENFANTS ☼

CAUSERIE

FIGUREZ-VOUS une jolie maison à tour lles, encerclée d'arbres dont la cime se perd bien haut dans les nues ; en arrière, forêt de sapins gigantesques sur lesquels on aime à se reposer les yeux. Par exemple, inutile de penser à y pénétrer ; la terre détrempée par les pluies fréquentes nous en rend l'abord inaccessible, sans compter les " vilaines couleuvres " qui y pullulent, m'a assuré d'un petit air entendu mon amie Germaine, bambine à si joyeux printemps.

La multiplicité de jolis endroits dont la villa des Six abonde, nous a vite fait oublier cette légère ombre au tableau, ombre qui ne sert après tout qu'à faire ressortir avec plus d'avantage encore, les pittoresques beautés dont se montre prodigue ce petit coin privilégié de la nature.

Ici, rochers recouverts de mousse, entourés de sapins verts, charmants lieux de repos dont j'ai plus d'une fois savouré les douceurs ; là, grands arbres touffus à l'ombre toujours fraîche, à la brise toujours douce, où se trouve installée une balançoire que, d'un commun accord, mes petits amis avaient mise à mon entière disposition.

Quand le sol trop humide m'interdisait l'entrée sous bois, j'allais m'installer sous la véranda d'où s'étend le panorama le plus gracieux possible, et qui renferme au premier plan la Pointe de Fraserville, dont les hôtels et les cottages mirent dans l'eau leur toit tout blanc.

La villa des Six est bien l'une des plus délicieuses maisons de campagne que je connaisse, et ses habitants sont si agréables, si hospitaliers, que vous ne les quittez qu'avec regret. Ce pendant, malgré toute l'affection que m'inspirait mes aimables compagnons de villégiature, mes préférences allèrent tout d'un bloc vers Germaine, la Benjamine de la maison. Si vous l'aviez vue m'expliquant un tas de choses d'un air important, levant vers moi ses yeux veloutés ombragés de

longs cils, me montrant dans un joli éclat de rire une rangée de petites perles blanches qu'envierait le lapidaire le plus en renom. Avec ça, qu'elle est un personnage, ma petite Germaine, personnage dont la réputation n'est plus à faire. C'est une demoiselle dont la charité est sans bornes. Il n'est pas d'œuvre pie pas de kermesse, par exemple, qu'elle n'encourage toujours, à la condition qu'il y ait quelques compensations pour le palais ! ! tous les bazars la connaissent, et les dames patronesses donc !... Aussi, elle vous a une manière de marchander sur tel ou tel objet qui est absolument irrésistible et qui prouve d'une manière indéniable les tendances déjà économiques de notre héroïne.

La jeune maman, que ces dispositions amusent beaucoup, me racontait à ce sujet l'anecdote suivante :

Il y avait bazar, et ses proportions promettaient les résultats les plus satisfaisants. La grand'mère de Germaine figurait à la table la plus alléchante de toutes : celle des rafraîchissements. Grande réjouissance à la villa des Six, et inspection générale des fonds déposés en banque. Mais il fallait régler les dépenses afin d'avoir des munitions jusqu'à la fin, car l'assaut de la bourse devait durer quinze jours. Pas de sursis dans ces cas comme vous savez, il faut ou charger ou mourir, et mes petits amis ne voulaient pas mourir.

Cela alla rondement pendant quelque temps, grâce à la maman, qui, sans rien dire ravitaillait habilement la petite armée, dont l'arsenal s'en serait allé à la dérive sans ce renfort heureux.

Le dernier jour arrivé, Mlle Germaine fut obligé de constater avec ses frères et sœurs que la fortune traîtresse menaçait de les abandonner. Il ne restait plus à chacun que quelques sous, dernier souvenir de leur splendeur d'antan.

A la salle du bazar, chacun se dirigea vers l'endroit préféré. La Benjamine, dont le palais, fin connaisseur,

se souvenait toujours, n'hésita pas sur la route à suivre. Sur la table, auprès de laquelle elle s'arrêta, s'étalait un amas de fruits, gâteaux et bonbons qu'on semblait avoir fait plus beau encore pour cette séance dernière. La petite regarda ses sous et la table séductrice.

Les dames s'empressèrent d'offrir à l'ardente acheteuse les biscuits les plus dorés, les crèmes les plus appétissantes, les confections les plus sucrées. Rien n'y faisait, et l'enfant restait indécise dans son choix. La grand'mère, avisant enfin un genre de gâteau de forme nouvelle, lui dit :

—Celui-ci, Germaine, tu peux l'avoir pour deux sous.

La petite répondit en hochant la tête :

—Non, merci, tu les vends trop cher.

—Mais, en effet, en voici un autre, tout aussi délicieux que le premier, que je te laisserai pour un sou.

Notre Benjamine réfléchit quelques instants, puis levant vers la grand-maman ses beaux yeux pensifs :

—Dis donc, fit-elle, est-ce bien là ton dernier prix ?... .

Je n'ai jamais présidé à aucune table de rafraîchissements, et je ne suis pas non plus grand'mère, mais je sais bien ce que j'eus fait dans un cas semblable, et je laisse ce problème à résoudre à toutes les grand'mamans qui me liront.

TANTE NINETTE.

Amusette

Comment faire un cochon avec un citron.

Prendre un citron bien mûr et de forme grasse et allongée. A l'un des bouts, faire un petit coup de couteau et au milieu : ceci forme le museau. A l'autre bout, introduire un petit bout de ficelle qu'on aura préalablement enduit de graisse pour le faire onduler. C'est la queue. Coupez ensuite deux oreilles dans un morceau de carton blanc, pas très épais, et les mettre dans deux petites incisions qu'on aura faites avec le couteau à la hauteur voulue au-dessus du museau. On fait deux yeux avec un morceau de charbon ou un crayon noir ; puis prenant quatre allumettes on les enfonce à l'endroit où doivent être les jambes, et voilà maître cochon sur pied. Une autre fois je vous montrerai comment faire une délicieuse petite poupée avec un coquelicot.

CHRISTINE DE LINDEN.

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

Jeux d'esprit

Logogriphe.

Dix lettres et une apostrophe composent son nom. C'est celui d'un modèle de courage, d'humilité et de patriotisme.

Charades amusantes.

Dites ce que Dieu ne voit jamais et ce que pourtant nous voyons tous les jours.

Quelle différence y a-t-il entre un juge et un escalier ?

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Que ne peut-on point mouiller ?

Combien de sortes de poissons y a-t-il ?

Anagramme.

(Pour mes jeunes savants et savantes)

Nommez le personnage du 17^e siècle, architecte célèbre dont le nom peut former cet anagramme : Le trône.

**

L'anagramme est la transposition des lettres d'un mot opérée de façon à former un mot nouveau ayant une signification différente, sans qu'il soit besoin d'y rien ajouter. C'est ainsi qu'avec le mot *vigneron* on peut former *ivrogne*, que dans *amer* on peut faire *arme*, *rame* ou *mare*.

**

L'arbre à graisse.— Il paraît que l'on a découvert, dans les régions de l'ouest de l'Afrique, un arbre qui donne vraiment de la graisse.

Les indigènes dénomment cet arbre *msambo*; il a de grandes fleurs charnues aux formes très curieuses. Il donne des fruits gros comme la tête d'un homme, dans lesquels se trouvent des graines très riches en matières grasses. Quatre fruits seulement donnent un rendement d'un kilo et plus de graisse consistante et d'un bon usage tout au moins pour la fabrication des bougies et le suifage des machines.

Reponses aux jeux d'esprit.

Enigme.

Rép.—Moutarde.

Ont répondu : Laure, St-Anselme ; Corinette, Trois-Rivières ; Andréa et Lucette, Montréal.

Question mythologique.

Par quel dieu la nymphe Péristère fut-elle changée en colombe, et pourquoi ?

Rép.—Cupidon, parce qu'elle aida Cypris ou Vénus à remplir sa corbeille de fleurs que le fils de Vénus voulait moissonner.

Ont répondu : Bernadette Fugère, Académie Ste-Marie, Corinette, Trois-Rivières ; Fleur de Lion, St-André Avelin ; Pavot rose, Nosée, Jeanne D., Alberta. V. et Joséphine L, toutes de Montréal.

Histoire du Canada.

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qui découvrit l'Amérique et en quelle année ? Pourquoi ne donna-t-il pas son nom à sa découverte et quel fut son rival ?

Rép.—En 1492 Christophe Colomb découvrit l'Amérique. Par erreur dont Améric Vespuce ne fut pas coupable, celui-ci donna son nom à la découverte de Christophe Colomb. On croit que ce fut l'imprimeur d'Améric Vespuce qui se trompant de date, plaça le voyage de ce dernier avant celui de Colomb.

Ont répondu : Emiliana Léger, Académie Ste-Marie ; Josette, Louiseville ; Lune rousse, Amélia R., Andréa, Montréal, Corinette, Trois-Rivières.

Bouquet.

Portant les emblèmes que voici, espérance, beauté, amabilité, paix, jeunesse et humilité. Quels fruits doit-il contenir ?

Rép.—Aubépine. Roses, Chèvrefeuille, Olivier, Lilas et Liseron.

Ont répondu : Fleur de Lion, St-André Avelin ; Pavot rose, Adrienne, L. Martial, Amourette, Longueuil.

Un visiteur inattendu.

Parmi ceux qui, dans leur cœur célèbrent Victor Hugo, on peut compter le roi de Suède, le souverain français par excellence, qui, chaque année, rendait visite à son illustre ami.

Seulement il ne prévenait jamais et Mme Juliette Drouet qui, dans les dernières années du maître, tenait sa maison, se montrait souvent rétive pour recevoir les convives non attendus.

Un soir, tout le monde était à table, un coup de sonnette retentit, mais le visiteur étant un inconnu, le domestique fit des difficultés pour l'introduire.

—Voyons, mon ami, insista le nouvel arrivé, vous pouvez me laisser entrer dans la salle à manger, vous verrez que je vous dis la vérité.

—Monsieur n'est cependant pas invité ?

—Non, c'est vrai.

Le domestique, dans l'incertitude où il se trouvait, prit parti d'aller prévenir Mme Drouet qu'un "monsieur bien mis" qui ne voulait pas se nommer demandait cependant à être reçu.

—Qu'il entre, dit le maître.

A la vue de l'hôte imprévu Jeanne et Georges se rivèrent à son cou.

—Doucement Jeanne, s'écria alors Victor Hugo, ne te donne pas le luxe d'étrangler un souverain !

Et, devant les convives ébahis, Oscar II se mit aussitôt à réciter :

Jeanne était au pain sec au fond du cachot noir....

Puis il s'assit, et dîna avec bonheur. Oscar II peut seul compléter l'anecdote.

Une jolie note d'album glanée sur les feuillets d'une mondaine mélancolique :

"Les plaisirs ne sont guère, pour séparer nos douleurs, que des virgules.

Une dame de province, nouvellement arrivée à Paris, demandait à Fontenelle :—Monsieur, qu'est-ce donc ce fauteuil académique dont j'ai tant entendu parler ?

—Madame, dit le philosophe, c'est un lit de repos ou le bel esprit sommeille

Bloc-Notes

Puisqu'il y a chemineau, pourquoi n'existerait-il pas cheminette ?

En faisant mon examen de conscience, l'autre jour, j'ai trouvé que j'avais toute l'étoffe nécessaire pour faire une cheminette — une cheminette de ville, puisque le sort m'y a fixée. Combien j'aime à déambuler, seule, par les rues, les rues où le peuple se coudoie, les rues où l'étalage ne respire pas de luxueux bibelots derrière d'aristocratiques vitrines, mais plutôt celles où l'œil est amusé par la variété d'un bazar, celles où l'esprit est réjoui par les propos naïfs qu'échangent entre eux commères et revendeurs, où des éléments divers se cotoient en des promiscuités désopilantes.

Je pense que, dans tout Montréal, la plus typique et la plus distrayante, de ces rues, c'est la rue Saint Laurent. J'aimerais, un jour, à raconter l'histoire des figures que les petits photographes exposent, dans leurs cages vitrées, à la porte de leurs ateliers. C'est un chapitre qui tente ma plume quand elle est en rupture de ban avec la psychologie....

Et puis les Syriens et leurs chapelets aux vertus extraordinaires, les assortiments étranges de bonbons plus étranges encore, et qui n'ont, heureusement, jamais l'air d'avoir d'acheteurs ; les meurtres plus que nature du musée Eden.

Chaque saison d'ailleurs a son cachet spécial.

En ce moment, c'est la glorieuse fête des fruits.

J'avais pris l'habitude d'admiration sans bornes devant les pyramides régulières ou les quadrilatères de pommes dont la mine appétissante et réjouie ne manquaient d'attirer et de retenir l'œil.

Les avez-vous remarquées dans leur peau fraîche et belle ; elles sont rosées comme si un sang généreux circulait dans leurs pores, propres et luisantes, à l'égal des joues robustes des enfants après les ablutions matinales.

—Faut-il qu'elles soient proprement frottées tout de même, me disais-je souvent en les admirant.

J'ai perdu ce matin cette illusion qui m'était chère.

Passant, par hasard, au moment des branlebas matinaux, j'aperçus un juif, un juif aussi crasseux que le Fagin de Dickens, qui m'enseignait un mode de nettoyage, auquel je n'avais nullement songé.

Une par une, il crachait sur les pommes, et d'une main vigoureuse les frottait énergiquement sur son pantalon. Et le croirait-on, c'est après cet ignoble traitement que le fruit prenait cet air séduisant qui m'avait tant attirée auparavant et fait souhaiter d'en connaître le secret.

Bénies soient toutes les règles de l'hygiène et de la bienséance qui veulent qu'on pèle les pommes avant de les manger.

Hélas ! que fera-t-on des huitres à la chopine qu'on ne peut guère laver, encore moins

pêler, depuis que mes yeux inquisiteurs ont découvert un bonhomme, qui, derrière son comptoir, charmait ses loisirs entre chaque consommateur, en pêchant, avec ses doigts, les grassouillels mollusques dans la jarre en grès où elles étaient entassées....

Mais je m'arrête, les remords m'interdisent de continuer mes observations plus longtemps : j'ai la sensation très vive de faire en ce moment œuvre mauvaise et masculine.

* * *

Avez-vous lu *Nine*, la chroniqueuse du nouveau journal *Le Sport* ? Superbes sont les jeunes Canadiennes, qui, sans école, sans entraînement d'aucune sorte, prennent la plume et la manient avec une vigueur, un brio qui ferait envie à plus d'un vieux journaliste.

Succès et compliments à la nouvelle causeuse.

Les maris, qui ont souci de la dignité et du bonheur de leurs femmes, ne les laisseront pas demander à chaque fois le sou dont elles ont besoin pour leurs dépenses de chaque jour. Un ménage bien organisé, c'est celui où le mari chaque mois, ou mieux encore, chaque semaine, remet aux mains de sa femme une somme convenue et suffisante aux dépenses de la maison et aux éventualités qui pourraient amener quelques déboursés en plus. Cette façon d'agir est la plus sage et au fond la plus profitable, car, elle habitue la femme à des idées d'ordre et d'économie qui sont les bases fondamentales de la prospérité d'un ménage. Et afin que la bonne ménagère sache elle-même à quoi s'en tenir dans ses dépenses, elle déposera le montant qu'on lui a donné à la banque, disons, par exemple, à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, tenue par des femmes — et il lui sera facile de se rendre compte par les souches de chaque billet payé — quel a été le montant de ses achats et quel emploi elle a fait de son argent. Bientôt alors, surgira le désir de laisser ses économies à la Banque, sans que rien n'en souffre et voilà comment la paix et le bonheur entreront dans le ménage.

LE THÉÂTRE NATIONAL

Le Théâtre National a fait une heureuse acquisition dans la personne de Mme Jane Bertin, qui, a brillamment débuté sur la scène montréalaise dans le *Le Maître de Forges*. Son jeu, tout à fait grand genre et correct jusque dans les moindres détails, a infiniment plu à son auditoire qui lui en a à maintes reprises témoigné sa vive satisfaction. Mme Bertin deviendra bientôt l'artiste favorite du public et, nul doute qu'elle saura toujours mériter cette faveur.

Félicitations au zélé directeur du National, M. Georges Gauvreau, qui au prix de sacrifices, n'en doutons pas, à sa faire de son théâtre une scène excellente autour de laquelle se grouperont tous les amis du vrai et bon théâtre.

La campagne, en ce moment, offre le plus riche spectacle de tons et de couleurs qu'il soit possible de rêver. Une promenade à la Pointe aux Trembles et au Bout de l'Île, dans le Terminal, vous permettra d'admirer ces décors magnifiques d'une fin d'été. Les tramways du Terminal sont spacieux, confortables et le service très régulier. N'oubliez pas que vous pouvez les prendre en ville, ce qui est une commodité fort agréable.

Conseil utile

LA LECTURE AU LIT.—Ne lisez jamais au lit dans une position horizontale, cela provoque une tension du nerf optique très fatigante pour la vue. Si l'habitude est chez vous plus forte que la volonté, atténuez du moins l'inconvénient par le traitement suivant : baignez chaque soir vos yeux dans de l'eau salée ; pas trop de sel pourtant, afin d'éviter une sensation cuisante. Rien n'est plus fortifiant pour la vue, et nous avons connu plusieurs personnes qui se sont parfaitement trouvées de ce simple et fortifiant tonique. Ne forcez jamais vos yeux à travailler ou à lire à la lueur d'une lumière insuffisante ou trop éloignée ; cette opération est aussi dangereuse pour l'œil que la lecture d'un livre à la lumière d'un ardent soleil.

"LES CONTEMPORAINS"

Revue hebdomadaire illustrée
de 16 pages in-8°

Abonnement : Un an, 6 francs ; le numéro, 0 fr. 10.—Spécimen sur demande.

Biographies parues en Hout 1903 :

Louis XVI.—Jacobs, homme d'Etat catholique belge.
—Xavier de Maistre.—George Stephenson, inventeur de la locomotive des chemins de fer.

Biographies à paraître en Septembre 1903 :

Le général Dugommier—Hoffmann, conteur humoriste.—L'impératrice Marie-Louise, femme de Napoléon Ier.—Marc Séguin, inventeur de la chaudière tubulaire et des ponts suspendus.

P. H. PUNDE. TEL. 3161 OS. BOEHM.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest
Pres de la rue Peel
MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL.